

senter des oiseaux, des nymphes, des animaux, des arabesques et mille sujets de leur invention et de leur imagination qui nous demanderaient trop de temps à décrire.

L'espace ne nous permet pas non plus de nous appesantir sur d'autres arts, d'autres sciences, d'autres formes littéraires qui furent cultivées à Sissouan. En tout cela si l'on ne trouve pas qu'ils soient arrivés à la hauteur des docteurs de la Grande Arménie, on ne peut leur contester cependant le goût et une entente du choix bien supérieurs aux premiers. Cela se comprend du reste, parce qu'ils étaient plus rapprochés des Occidentaux et voisins des Antiochiens et des Cypriotes et des autres principautés des côtes de la Syrie. Des relations avec ceux-là il résulta le progrès et le développement dans les langues étrangères; ils s'alliaient avec eux, il y avait bien des ministres étrangers qui avaient eu accès aux charges de la Cour de nos rois.

Quant à l'étude des langues, c'est Nersès de Lambroun qui tient la première place; nous l'avons déjà dit. Presqu'égal à lui, tant en cette étude que dans d'autres, le suit de près *Grégoire de Skévra*. Celui-ci était versé dans la langue grecque, comme l'était également l'Abbé *Constance*, en 1332, et que nous avons vu servir d'interprète, (v. Sissouan, p. 168).

Dans la langue latine, outre les secrétaires de la cour et les copistes, c'est encore Nersès de Lambroun; il en fit plusieurs traductions, comme aussi son frère Héthoum-Élie, et le dit *Daniel Minor*, et probablement d'autres; car sur la demande des Pontifes romains, on avait établi, dès les jours de Léon, des écoles pour l'étude de la langue latine en Sissouan.

Il y en avait probablement beaucoup qui étaient versés dans la langue française; on peut citer en première ligne le Connétable Sempad, et son neveu l'historien Héthoum.

Les langues arabe et persane étaient aussi cultivées chez nous; il y avait continuellement des ambassades avec les sultans d'Égypte, d'Iconie, et les émirs d'Alep et de Damas. On connaît déjà le prêtre *Mienne*, l'interprète, qui par ordre du roi Héthoum I, «traduisit du persan les diverses manières de forger l'acier, c'est-à-dire de tremper le fer»; on dit qu'il rendit aussi en arménien, l'Art du forgeron et du coloriste. Toutefois les ouvrages les plus connus sont des traités de Médecine, la plupart recueils et traductions des livres persans et arabes. Ceci nous rappelle nos médecins nationaux, dont quelques-uns étaient sans doute des provinces du Sissouan; mais dont nous ne connaissons que très peu et